
Éprouver la proximité avec un oiseau menacé

Experiencing closeness to an endangered bird

Ariane d'Hoop



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/vertigo/50153>

DOI : 10.4000/14jl

ISSN : 1492-8442

Éditeur

Université du Québec à Montréal

Ce document vous est fourni par Université catholique de Louvain



Référence électronique

Ariane d'Hoop, « Éprouver la proximité avec un oiseau menacé », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], 25-1 | Mars 2025, mis en ligne le 30 août 2025, consulté le 05 septembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/vertigo/50153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/14jl>

Ce document a été généré automatiquement le 5 septembre 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Éprouver la proximité avec un oiseau menacé

Experiencing closeness to an endangered bird

Ariane d'Hoop

L'auteure remercie toutes les personnes qui ont accepté d'accueillir son étude de terrain et d'y contribuer généreusement : Christine Coppens, Charlotte Degueldre, Jean-Loup De Streel, Grégory Ghyoot, Mark Pearse, Elizabeth Thornburn, Martine Wauters, Nick Winship. Cet article a été présenté lors d'une communication au séminaire du centre de recherche SEED (Socio-Écologie, Enquête et Délibération) de l'Université de Liège, avant d'être enrichi et affiné grâce aux retours judicieux de Dorothée Denayer, de Nathan Gaborit, et des évaluateurs-trices anonymes. L'auteure a écrit cet article en tant que chargée de recherche du Fonds de la Recherche Scientifique – FNRS.

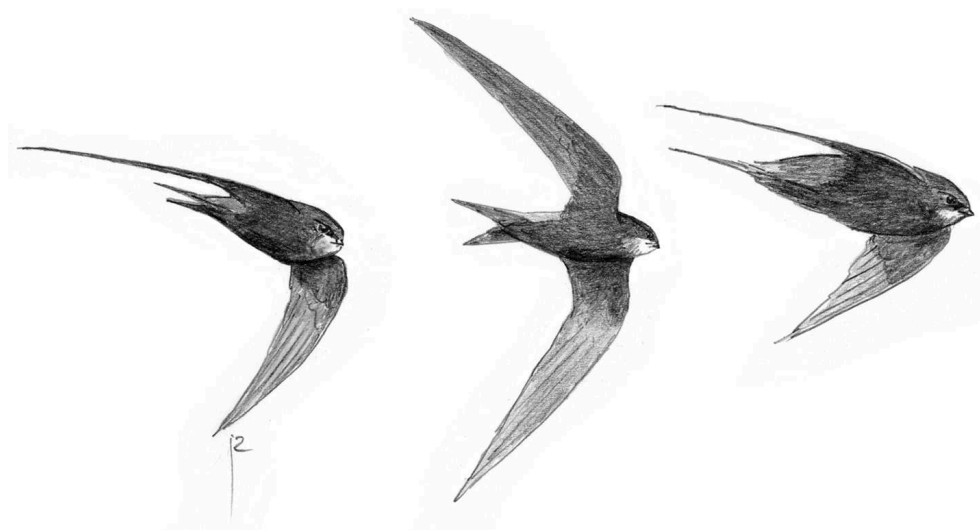
Rapprochements de vies aériennes et terrestres

- 1 La proximité entre des habitants humains et d'autres vivants qui résident aux abords de leurs lieux de vie n'a sans aucun doute pas fini de nous questionner. Les martinets noirs (*Apus apus*, appelés martinets dans le langage courant) nous y invitent amplement, car depuis des siècles, voire des millénaires, ils ont déserté les falaises pour nicher dans les cavités et fissures de constructions humaines, ce qui a ancré leur existence en milieux urbains, où le bâti foisonne. Les spécialistes des martinets (Genton et Jacquat, 2016, p. 129, 132-133) estiment que ces oiseaux ont apprivoisé les constructions humaines il y a 10 000 ans, et que leur population européenne aurait augmenté durant l'Antiquité avec l'édification de monuments et les techniques constructives propices aux nidifications (recours aux matériaux minéraux, tuiles romaines, trous de boulin). Aujourd'hui, ces oiseaux au corps fuselé sont connus parmi les ornithologues pour leur vol inlassable (figure 1). Ils mangent, boivent, dorment et s'accouplent en volant, et ne se posent jamais ailleurs que lorsqu'ils s'agrippent au bord de leur cavité, à laquelle ils vouent une fidélité tenace. À la fin du mois de mai, lors de leur retour en Europe depuis leur migration subsaharienne, ils retournent au territoire

circonscrit par leur colonie et au trou précis où ils avaient aménagé leur nid l'été précédent. Mais ces retours fidèles aux nids sont mis en péril par l'évolution des techniques architecturales qui privilégie les murs lisses, les constructions en béton ou en verre, et par le nombre croissant de rénovations, entre autres pour l'isolation thermique de façades ou toitures. Les martinets, insectivores et migrants, sont aussi vulnérabilisés par les pesticides, les intempéries (défavorables à la présence d'insectes) de plus en plus fréquentes, les déforestations ou disparitions de zones humides sur leur route migratoire. Les inventaires effectués *in situ* affirment cependant que leur disparition reste largement attribuée aux destructions ou obstructions des cavités où ils nichent (Genton et Jacquat, 2016 ; Lack, 2018).

- 2 À Bruxelles, où leur nombre a diminué de moitié au cours des vingt dernières années, des biologistes et naturalistes amateurs menèrent une enquête pour mieux comprendre les prédilections des martinets pour certaines cavités (Paquet, 2023, p. 20 ; Weiserbs *et al.*, 2020). Ils constatèrent leurs préférences pour l'intérieur des corniches, les trous de ventilation, ou encore les trous de boulins, largement méconnus de nos jours, qui recevaient autrefois les extrémités des poutres d'échafaudage. Les trous de boudin étaient très communs au XIXe siècle en Belgique et dans le Nord de la France. Jusqu'à l'entre-deux guerres, ils étaient obligatoires sur la majeure partie du territoire bruxellois (Hennaut et Demanet, 1997). L'abandon de cette technique constructive est très probablement due à la standardisation des échafaudages au moyen de tubes métalliques (Ryser, 2020), mais les trous de boudin abondent encore parmi les nombreux bâtiments anciens de la ville. Dans plusieurs quartiers, tous densément bâtis, et pour certains plus aisés, des riverains ont remarqué la disparition des cavités, en même temps que celle des oiseaux. Ils ont alors réouvert et exploré les interfaces des bâtiments qu'ils habitent, pour proposer des sites de nidification aux martinets, tenter de les y attirer, et veiller sur eux. La corniche ne sert plus seulement à évacuer l'eau, ni les trous de ventilation à laisser passer l'air. Les trous de boudin sortent de l'oubli. Et ces citoyens s'engagent dans des expériences de voisinage qui leur sont inédites, où se fabrique et s'éprouve, sans garanties *a priori*, une proximité à laquelle les convient les martinets.

Figure 1. Croquis d'un martinet noir en vol



Jos Zwarts, 2015. Photo libre de droits (Wikimedia Commons).

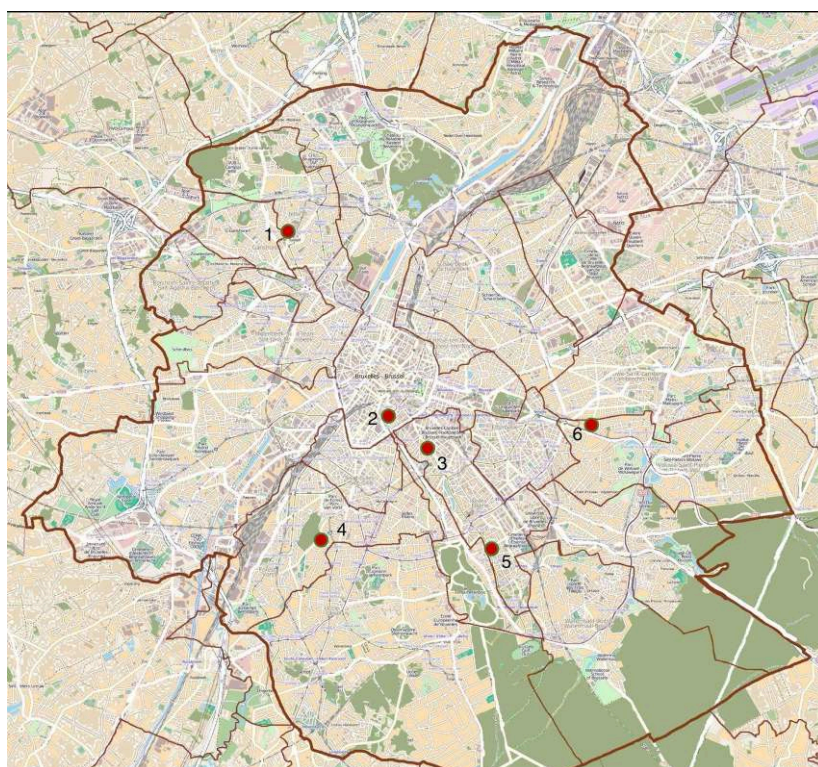
- 3 Ces intrications ne sont pas sans rappeler les « veilleurs du vivant » que Vanessa Manceron (2022) décrit dans son ouvrage sur les naturalistes amateurs en Angleterre. Ici aussi, ces riverains ont intégré à leur mode de vie un régime d'attention aux animaux ou aux plantes, calibré aux abords des lieux qu'ils habitent¹. Tout en se tenant à distance de la logique de la conservation et de ses propensions gestionnaires, ils déploient des manières de connaître « des formes de vie singulières qui surgissent et émerveillent par leurs manières toutes particulières de paraître, d'apparaître, de se mouvoir, d'entrer en relation et de vivre » (Manceron, 2022, p. 13). Ce régime d'attention s'avère d'autant plus précieux et pertinent qu'il se situe aux premières loges de l'érosion du vivant. Ces riverains bruxellois remarquent des disparitions locales d'oiseaux, d'insectes ordinaires, de chauves-souris, et y répondent, entre autres, en tentant de composer une cohabitation avec eux. Vivre auprès des martinets suscite alors autant d'inquiétude que d'attention admirative. Selon leurs dires, leur fascination tient au mode de vie aérien de ces êtres « qui vivent loin de nous », mais que l'on peut voir et entendre de près quand on en a « chez soi ». Tous me partagent le plaisir de saisir leurs mouvements instantanés, lorsque l'un d'entre eux fonce dans la cavité, ou se déploie hors de celle-ci par un large virage avant de monter vers le ciel. Cette attention admirative requiert de prendre le temps de se poser et de se mettre aux aguets. À l'instar du regard que portent les naturalistes anglais (Manceron, 2022, p. 123, 210, 268), ce qui rend ces oiseaux « sauvages » a peu à voir avec une existence lointaine des mondes humanisés, mais plutôt avec leur mode de vie parallèle et les puissances qui leur sont propres, telles que leurs façons d'apparaître et de disparaître, ou la force et la dextérité de leur vol, d'autant plus captivante lorsque les bruits de virage ou de freinage sont audibles de près.
- 4 Mais les intrications de ces riverains et martinets diffèrent aussi des pratiques naturalistes de terrain. Elles invitent à ralentir sur l'activité qui consiste à s'engager avec les lieux de nidification des oiseaux. En fait, là où l'ethnographie de naturalistes amateurs montre combien ils veillent jusque dans les recoins d'un territoire, par une attention vigilante aux autres êtres vivants auxquels ils tiennent (Manceron, 2022), les riverains bruxellois se sont attelés à aménager une proximité avec ces êtres, soit à installer un dispositif de veille. Ils sont attentifs aux êtres vivants de leur quartier, mais sans pour autant dévouer la majorité de leur temps libre à les observer, ni à consigner ou à diffuser ces connaissances. Seulement une minorité d'entre eux sont membres d'une association de protection de la nature, ou contribuent aux inventaires, et quasi aucun d'entre eux n'exerce ou n'a exercé un métier en rapport aux sciences naturelles. C'est avant tout par le biais des lieux où ils vivent (la maison, le quartier), parfois depuis plusieurs décennies, que leur préoccupation pour les martinets se cristallise. Pour certains, un événement sera plus marquant, tel que lorsqu'ils remarquent qu'au retour de migration, ces oiseaux se tapent avec insistance contre un mur rénové. Pour d'autres, l'inquiétude monte sur le temps long, alors qu'ils constatent que les cavités et leurs occupants disparaissent au fil des ans, ici et là dans le voisinage. Leur engagement s'active aussi lorsqu'ils apprennent par des canaux divers (une conférence, un journal local) que des aménagements sont possibles, et pourraient contribuer, même de façon très modeste, à enrayer la disparition. Pour devenir des hôtes aviaires, ils doivent alors s'en remettre aux précieux conseils d'une ornithologue bruxelloise passionnée des martinets (Wauters, 2018).

- 5 C'est par cette ornithologue que j'ai rencontré sept riverains qui, chacun à leur manière, vivent auprès de quelques couples de martinets dans différents quartiers de la ville (dans six habitations, figure 2)². Ces riverains ont en commun de cultiver une sensibilité naturaliste depuis plusieurs décennies et, ce qui est crucial pour leur accueil des martinets, d'être propriétaires de l'appartement ou de la maison qu'ils habitent. A l'été 2020, dans le cours d'une étude sur les engagements avec ces oiseaux, je me suis rendue chez eux pour visiter les lieux et y mener des entretiens approfondis. Les martinets y vivaient alors depuis plusieurs années, tout au plus 15 ans, et dans un cas un couple venait de s'installer. J'ai demandé à ces riverains de me raconter leur histoire avec ces oiseaux, ce qui leur est arrivé et ce qui a été important, en attirant leur attention sur les lieux et leurs aménagements, sur les changements qu'a induit ce nouveau voisinage dans leur mode de vie, ou encore, sur les moments de félicité, les dilemmes ou les difficultés qui ont pu se manifester. Ces entretiens prenaient moins la forme de questionnaires à parcourir que celle de rencontres conviviales. Lors de ces quelques heures de conversation affleuraient de nouvelles questions singulières, que je leur adressais en cours de route, ou ensuite par courrier. C'est en ce sens que ces entretiens sont approfondis. Il faut aussi souligner l'importance de les mener *in situ*, ce qui est instructif, on le verra, tant par les façons d'être accueillie, qu'à propos des engagements variés que j'ai pu percevoir et sentir sur place. Si, à une extrémité, les efforts d'un de mes interlocuteurs ne se concentraient que sur un seul nichoir à martinets, à l'autre extrémité, j'ai passé plusieurs heures dans un jardin qui, « il y a 40 ans, n'était qu'un gazon », mais où j'étais constamment perturbée par les oiseaux autour de nous et surtout par les innombrables insectes qui ne cessaient de se poser sur moi ou sur mon carnet, au point qu'il était difficile de rester concentrée.
- 6 Suite à cette enquête, je propose de décrire ce qui se passe dans et autour de ces cavités comme une fabrication de « proximité » qui s'éprouve par des manières de se relier à ces oiseaux, avec les réussites, tensions et difficultés propres à ces intrications. Comment ces citadins et martinets s'y prennent-ils pour créer ces rapprochements à distance, médiés par les interfaces du bâti ? Comment s'y instaurent des formes de proximité concrètes ? L'article déplie les modes d'attention et d'intervention où se fabrique une proximité interspécifique, ancrée dans la matérialité des lieux de vie humains et des volatiles. Il relaie ces rapprochements équipés au cours desquels les oiseaux rendent les habitants attentifs, les imprègnent de suspens, de plaisir, d'inquiétude, de dilemmes et de déceptions. Il décortique trois manières d'éprouver la proximité avec les martinets bruxellois — le repérage, le déploiement de prises, et le dispositif de veille — chacune étant porteuse de savoirs et de savoir-faire, d'expérimentations et de questionnements particuliers. Si ces trois formes de proximité se déclinent dans un ordre qui paraît chronologique, dans les faits, elles peuvent être mises en œuvre à différents moments, se répéter, ou se chevaucher. Mon propos n'est pas de dépendre des pratiques systématisées, mais au contraire de mettre en évidence que, chacune à leur manière, ces formes de proximité sont *éprouvées*. Car il s'agit à chaque fois de tentatives engageant les martinets et les Bruxellois avec des artefacts et dans des manières de faire qui ne semblent jamais réglées une fois pour toute. Cette proximité fait « épreuve », dans le sens qu'ont donné à ce terme les sociologues pragmatiques pour penser des situations indéterminées où des forces et des faiblesses se révèlent, et où des différenciations émergent sans pouvoir être connues à l'avance. Qu'il s'agisse de matière éprouvée dans une expérience de laboratoire (Latour, 1988), ou de discours éprouvés dans des conflits (Boltanski et Thévenot, 1991), ces

moments d'épreuve nous livrent la composition et le travail nécessaire qui font tenir ensemble des êtres vivants ou non (Akrich, 1993, p. 14), au sein de pratiques et de matérialités situées.

- 7 Mes interlocuteurs ne formuleraient pas leur expérience en ces termes, mais suivre ces « voies du proche » permet de faire ressortir leur engagement tel qu'il s'expérimente au sein de relations de voisinage interspécifique qui, on le verra, se coulent difficilement dans des catégories préconçues. Ni domestiques, ni sauvages, les martinets pourraient être qualifiés d'espèces commensales (mais leur dépendance n'est pas nourricière), rappellent les espèces férales (bien qu'ils ne se soient pas exactement échappés d'activités humaines, ni ne poursuivent leur existence en dehors de leur emprise, tel que par exemple dans Tsing *et al.*, 2020), ou encore, ils incarnent la notion d'espèce liminaire, proposée par Donaldson et Kymlicka (2016), sauf qu'ici, elle ne sert pas de plaidoyer pour la cause animale, mais mon attention s'oriente vers les façons dont cette liminarité est réciproquement instaurée et expérimentée *entre* les oiseaux et les riverains. En se focalisant sur l'instauration de ces proximités particulières, on a affaire ici à une palette d'expériences confrontantes, embarquant mes interlocuteurs dans des jeux d'influence réciproque avec les oiseaux, et dans des formes de responsabilité dépourvues de toute solution réconfortante. De fait, ces engagements qui passent avant tout par les lieux de vie cadrent mal avec des projets de protection de la faune ou avec un idéal de cohabitation avec elle. J'y reviendrai.

Figure 2. Carte de Bruxelles : localisation des riverains-hôtes de martinets ayant contribué à l'étude, situés dans différents quartiers de la ville



Ariane d'Hoop, 2020.

Repérer ceux qui nous échappent

- 8 Tous mes interlocuteurs soulignent combien, dans la vie quotidienne, les sites de nidification des martinets ne sont pas faciles à percevoir et encore moins à localiser avec précision. Leur mode de vie aérien les rend plus distants que d'autres volatiles urbains, tels que les corvidés, passereaux ou pigeons, qui par habitudes sociales et alimentaires se posent au sol ou se perchent sur des branches, murets, barrières ou crêtes d'immeubles. Les martinets n'ont quant à eux qu'un contact unique avec les lieux terrestres : ils entrent ou sortent de leurs cavités à toute allure, ce qui les rend insaisissables à nos yeux. En extérieur, leur présence aérienne nous est bien souvent éloignée ; ils volent en hauteur, là où ils ont plus de chance de gober des planctons aériens. Et, lorsqu'ils sont visibles, leurs acrobaties collectives rendent ardues les comptages scrupuleux menés par les naturalistes qui s'en soucient. Les participants à l'enquête bruxelloise ont d'ailleurs dû combiner plusieurs protocoles d'observation précis (Weiserbs *et al.*, 2020, p. 89-92). Mais ces oiseaux fugaces se prêtent mal à une connaissance chiffrée complète et systématique de leur population, et dès lors à leur gestion. Ils obligent plutôt à s'intéresser de plus près à leurs conditions de vie locales. Mais, là encore, leur repérage ne va pas de soi.
- 9 Les riverains doivent nécessairement en passer par un régime d'attention et de savoir indiciaire qui se déploie *in situ*. Suivant Carlo Ginzburg (1980), ce régime demande à ceux qui s'y prêtent de deviner ce qui se joue dans une situation à partir de traces ou de signes qui le plus souvent échappent à l'attention, mais qui n'en ont pas moins le pouvoir de suggérer qu'il y a là d'autres présences, d'autres choses ou phénomènes à explorer. Ce paradigme indiciaire a été mis en évidence dans le suivi des animaux, au contact des loups (Denayer et Breda, 2020 ; Morizot, 2018), mais Ginzburg (1980) affirmait déjà que les chasseurs ont « appris à sentir, à enregistrer, à interpréter et à classer des traces infinitésimales » (empreintes, déjections, fluides corporels, et autres) et qu'ils ont transmis ces capacités cognitives de génération en génération, durant des millénaires (Ginzburg, 1980, p. 9). Quant aux martinets, ce sont les cris stridents qu'ils poussent lors de leurs sarabandes estivales qui donnent les premiers indices de leur présence. Ils invitent à tendre l'oreille, et à lever la tête. Une fois l'oreille tendue vers ces oiseaux, s'ensuit un mode de disponibilité auditive enclin au repérage que l'on appelle communément « prêter l'oreille » : soit de laisser son attention être prise par des sons (ou leur absence) aux alentours³. La possibilité de repérer ces indices prend souvent appui sur des connaissances éthologiques ou biologiques de l'espèce, que mes interlocuteurs ont glanées sur internet ou dans des livres, ou qu'ils ont reçues de l'ornithologue qu'ils ont sollicitée. Ils savent que les rondes sonores des martinets indiquent l'ancrage de leur territoire au sein du quartier. Mais encore faut-il trouver dans quelle matérialité solide leur présence s'est territorialisée : dans quels bâtiments, murs, corniches, orifices. Ici, les récits de mes interlocuteurs montrent différentes voies par lesquelles leur repérage se précise et, avec elles, d'autres zones privilégiées où les indices émergeront.
- 10 La plus flagrante de ces zones se situe de l'autre côté de la fenêtre, qui donne à voir sur le milieu aérien depuis les étages. Lorsque les oiseaux nichent dans une corniche au bord entrebâillé ou dans des trous de boulin, situés quelques mètres au-dessus de l'étage habité, ce sont leurs allers-retours aux cavités, ou encore les « ballets aériens » lors d'effleurements proches de celles-ci, qui incitent à tourner la tête, et à aller

regarder de plus près vers quels trous ils retournent. Ici, la proximité est partielle puisqu'il n'y a que quelques mètres qui séparent la cavité ou la zone de vol des martinets de la vitre. Mais même si celle-ci donne une bonne vue sur ces oiseaux, encore faut-il saisir leurs apparitions furtives.

- 11 Bien qu'elles soient moins fréquentes et le plus souvent fatales, les chutes fournissent aussi des indices très localisés de la présence des oiseaux. Elles obligent à baisser la tête vers le trottoir, puis à la relever pour tenter de repérer l'orifice d'où l'infortuné est tombé. Les chutes sont des événements qui nécessitent une quête d'indices pour savoir ce qui l'a provoquée, comment elle a pu se passer, et qui, au final, demandent bien souvent de trancher tout en acceptant une part d'inconnu⁴. Outre les premiers envols du nid qui peuvent rater, ces chutes sont favorisées par la cratérine, un insecte parasite qui infeste les nids de martinets, suce leur sang et les affaiblit, ou par des périodes de canicules lors desquelles les cavités surchauffent – j'y reviendrai. Pour le moment, notons que de trouver le corps de l'oiseau à ses pieds présente une autre manière de repérer leur présence, qui impose une proximité plus accessible et engage dans un contact corporel (qui, s'il est encore temps, implique des interventions de soins dans un centre de revalidation pour la faune sauvage), et permet d'identifier avec plus de certitude le trou d'où l'oiseau est tombé.
- 12 Mais la plupart du temps, le repérage s'amorce rarement en tournant la tête vers la fenêtre ou la baissant vers le trottoir. Ces cas-là semblent être des exceptions parmi toutes les fois où il s'agit de lever les yeux vers ces êtres aériens qui passent le plus clair de leur temps dans les hauteurs du ciel. Outre les rondes sonores qui circonscrivent l'étendue de la colonie, les jeunes martinets qui effleurent les cavités convoitées aident à détecter le territoire où leurs congénères sont installés. Identifier les trous précis qui abritent leurs nids est plus fastidieux, car les martinets y entrent et en sortent en un éclair. Or, me fait remarquer un de mes interlocuteurs, lors de nos trajets quotidiens nous restons rarement immobiles, ni ne marchons la tête levée vers les corniches ou leurs abords. Côté rue, il faut donc avoir la chance d'une belle coïncidence pour saisir une entrée ou une sortie du nid. Seuls ceux qui se consacrent à des observations plus soutenues ou à des recensements peuvent y prétendre. Pour les autres, qui n'ont pas le temps, la passion ou la patience de rester prostrés en face d'immeubles, c'est du côté des balcons ou jardins en intérieur d'îlot qu'ils peuvent localiser précisément les cavités habitées, tout simplement, car c'est là qu'ils sont plus enclins à se poser.
- 13 Ainsi, à la suite des diagnostics de disparition, le repérage se présente comme une recherche de lieux – plus précisément, de sites de nidification des martinets – à travers laquelle le champ de l'attention se précise, se localise de plus en plus (de l'autre côté de la fenêtre, sur le trottoir, dans les corniches, trous de boulins, fissures) grâce aux indices que fournissent les oiseaux : leurs mœurs (rondes sonores, effleurement, entrées et sorties des cavités) ou les événements inattendus (chutes). C'est par ces voies du repérage, de la localisation de l'attention activée et guidée par les oiseaux, que s'amorce la proximité avec eux. Une fois le périmètre de cette attention suffisamment étroit, une fois les sites de nidifications identifiés, le repérage engage ces zones dans le champ d'attention des habitants qui deviennent plus aptes à repérer les promesses des lieux pour les oiseaux cavernicoles. En d'autres termes, la pratique du repérage est une quête de promesses d'un lieu qui transforme le regard des repéreurs, en concentrant leur attention sur des détails particuliers du bâti⁵. Ils sont alors aussi aux aguets d'autres indices, signes de menaces, tels que les plumes ou bruits d'intrus pendant la

période migratoire des martinets, ou les échafaudages qui présagent d'une rénovation à venir. Le bâti du quartier, depuis la rue ou l'intérieur d'îlot, est devenu autrement intéressant. Il est devenu objet de veille. Ce qui prédispose ces habitants à tenter de faire des propositions aux oiseaux.

Faire saillir des prises

- 14 Proposer un site de nidification est une autre manière de créer de la proximité, qui engage au-delà des facultés de perception déjà dégrossies par le repérage. Cette fois, la proposition implique des engagements corporels de la part des riverains et des oiseaux qui y répondent, avec des artefacts architecturaux et objets techniques, soit d'interagir avec des corniches, de part et d'autre des trous de boulins, et avec des boîtes-nichoirs. Les rapports qu'entretiennent mes interlocuteurs à ces interfaces matérielles vont s'affiner, selon les possibilités, limites et risques spécifiques propres à ces opérations, que la notion de « prise » nous aide à mettre en relief. Cette notion permet de décrire les corniches, trous de boulin et boîtes-nichoirs en tant qu'objets qui mettent en jeu des compétences de préhension (le « savoir prendre ») des oiseaux et des habitants, compétences qui ne peuvent pas leur être communes, mais qui va éprouver leur proximité avec ces cavités sur les plans perceptuels et interactionnels, tout en maintenant une incertitude, cette fois quant à la réussite effective de la proposition, c'est-à-dire, lorsque l'oiseau accepte de nicher dans la cavité proposée.
- 15 Christian Bessy et Francis Chateauraynaud (1995) ont déployé le concept de prise dans une enquête à propos de l'authenticité des objets. Ils y font ressortir les voies d'apprentissage par lesquelles des experts ou faussaires acquièrent des facultés corporelles et cognitives, sensibles et interactionnelles, qui les rendent capables de reconnaître cette authenticité. Qu'il s'agisse d'expertises par des commissaires-priseurs, de tris par des récupérateurs d'objets de seconde main, d'acquisitions par des collectionneurs, ou de débats entre historiens de l'art, dans tous les cas ces opérations sont menées parce l'objet crée du tracas, parce qu'il y a interrogation sur sa valeur. Cette incertitude demande un art de faire émerger des « prises » au contact de la matérialité de l'objet. L'auteur d'une œuvre d'art, l'expert et le faussaire, parce qu'ils passent par une même expérience perceptuelle au contact de cette œuvre, peuvent, pour les seconds, lui reconnaître les coups de pinceaux du premier.
- 16 Ici, les riverains et les martinets ne peuvent avoir une expérience corporelle et sensorielle du bâti qui leur soit commune. Jakob von Uexküll (2010) a bien montré qu'un même environnement fait prise différemment pour un chien, une mouche ou un humain. Chacun d'entre eux va en faire usage selon son « monde propre » (ou *Umwelt*), à l'intérieur duquel le sens donné à l'environnement est imprégné de leurs facultés corporelles et sensorielles respectives. De fait, pour qu'un martinet accepte la cavité qu'on lui propose, il faut que cette installation soit aménagée de façon à l'intéresser. Il faut faire émerger des « prises » à la jonction des aspérités du bâti (qui donnent prise) et des prégnances des êtres (qui ont prise). Si elles ne peuvent être connues à l'avance, mais résultent de la rencontre entre les corps et les dispositifs, « [...] comme les prises de l'escalade qui sortent des confrontations successives de l'alpiniste et de la paroi » (Bessy et Chateauraynaud, 1995, p. 239), cette image ne pouvait pas mieux tomber, quand, comme me le dit une de mes interlocutrices, la ville est pour les martinets un « milieu plein de falaises intéressantes ». Cette analogie fait appel à l'imagination sur

un mode zoomorphique : il s'agit de regarder autrement des lieux que nous avons l'habitude de côtoyer (bâtiments, ville) pour apprendre à voir les prises qui en font un milieu virtuellement intéressant pour les martinets (falaises)⁶. En ce sens, proposer une cavité demande de faire saillir certains éléments du bâti, ce à quoi prépare le repérage, mais sans pour autant suffire. Apprendre à trouver les « bonnes prises » d'un bâtiment passe par des tentatives d'aménagement, qui parfois échouent. Tenter d'instaurer une proximité avec les oiseaux pose alors deux problèmes, l'accès et l'appât.

- 17 Le premier problème, l'accès, tient au fait que les martinets ne nichent jamais en deçà de cinq mètres au-dessus du sol. Or les riverains que j'ai rencontrés ne sont pas entraînés à accéder aux crêtes des façades et aux dessous des avant-toits. Nick s'y est risqué à l'aide d'une échelle à corniche, ce qui lui permit de travailler depuis une étroite plateforme en suspension à celle-ci, mais sans protections. Tous les autres n'ont pas voulu prendre un tel risque de chuter et ont dû recourir à un tiers ayant incorporé des compétences, ou à des objets techniques adéquats : il fallut demander à un couvreur à l'occasion de travaux, à une connaissance qui fait de l'alpinisme, ou encore, profiter de la venue d'un élévateur pour d'autres motifs. En bref, les éléments architecturaux qui intéressent les martinets, du fait de leur hauteur, nécessitent des équipements et compétences spécifiques afin qu'ils puissent également faire prise pour les êtres humains, plus aptes à l'existence terrestre qu'aérienne. La création d'une proximité avec les oiseaux s'éprouve ici par rapport aux limites et risques qu'elle présente pour les riverains.
- 18 Le second problème, l'appât, remet au travail la question du rapprochement des perceptions, dans le prolongement du repérage. Là où celui-ci visait à localiser où les martinets étaient installés, l'enjeu est maintenant d'en attirer vers des trous encore inoccupés. En me montrant son installation, Nick nuance qu'il « attire les martinets, mais ne les domestique pas ». C'est ainsi qu'il leur fait une proposition : « il faut faire le nécessaire, puis les laisser faire ». L'enjeu est de donner prise aux oiseaux, de solliciter leurs capacités à s'installer dans une cavité, et non d'avoir prise sur eux, soit d'exercer une emprise qui induirait une installation à coup sûr. Ces sollicitations demandent de développer une proximité perceptuelle, soit une compréhension plus ou moins fine de la façon dont un bâtiment peut faire prise pour les martinets.
- 19 Cette compréhension gagne en se précisant lorsqu'elle s'incarne dans les aménagements matériels. La visite de l'ornithologue de terrain spécialiste des martinets est cruciale pour imaginer comment l'intervention peut s'intégrer à la configuration particulière des lieux⁷. Ainsi, dans un cas où deux couples s'étaient installés aux extrémités d'une corniche par les entrebâillements des bords latéraux, le mieux fut de percer d'autres trous dans cette même corniche (figure 3). Dans un autre cas, il fut plus adéquat de revêtir les trous de boulin : à l'extérieur, en fixant devant chaque trou une planche percée d'un petit orifice calibré pour le gabarit des martinets, et non pour ceux de leurs prédateurs, et à l'intérieur, de l'autre côté du mur, en plaçant des boîtes qui accueilleront les nids (figure 4). Dans d'autres cas, où le bâtiment n'offre pas de prises potentiellement attrayantes pour les oiseaux, il faut apposer des boîtes-nichoirs sur la façade, le plus souvent sous la corniche (figure 5).

Figure 3. Cavités dans une corniche trouée



Ariane d'Hoop, 2020.

Figure 4. Cavités dans des trous de boulon



Ariane d'Hoop, 2020.

Figure 5. Cavités dans des nichoirs fixés sous la corniche



Ariane d'Hoop, 2020.

- 20 Il s'ensuit qu'un manque de précision dans l'aménagement peut faire rater l'appât. Ainsi Nick avait percé des trous dans la corniche qui surplombe sa façade avant, mais ceux-ci n'ont pas bien « pris ». Après dix années d'attente, sur les onze compartiments aménagés, seul un fut adopté. Selon lui, cet échec est dû à l'imprécision de l'installation relative à un aspect de la vie sociale des martinets : les trous étant situés à distance égale, cela crée de potentielles confusions parmi ceux-ci, d'où des entrées erronées, d'où des bagarres qui pourraient bien leur être fatales. Les trous percés à des distances irrégulières ont plus de chance d'être adoptés, ce que Nick apprit par la suite. Lorsque, persévérant, il fabriqua des boîtes-nichoirs pour les placer sous la façade arrière, cette fois à distances irrégulières, il grava dans chacune d'entre elles trois entailles sous le trou qui donne accès à l'intérieur de la boîte. Ces entailles, me dit-il, invitent les martinets à s'accrocher au nichoir avant d'y pénétrer, car leurs courtes pattes s'agrippent mieux aux aspérités des bâtiments (et auparavant, des falaises) qu'aux surfaces lisses (figure 6). Par ces trois entailles, Nick affine la prise déjà offerte par la boîte, son trou et son placement irrégulier sous la corniche, en y intégrant les aptitudes de prégnance de l'oiseau dues à ses courtes pattes.

Figure 6. Nichoir fabriqué par Nick, avec les trois entailles



Ariane d'Hoop, 2020.

- 21 On le voit, c'est par sa précision que la proposition d'une cavité devient intéressante, pour les oiseaux, les riverains, et la chercheuse. Pour leur faire une proposition, il faut avant tout apprendre à percevoir comment les oiseaux *ont prise* sur le bâti (leurs prégnances), pour que celui-ci puisse leur *donner prise* (leur suggérer des saillances). Ce jeu de prises concrètes implique une proximité perceptuelle (et non une expérience commune) au sein de laquelle les corps (humains, aviaires, architecturaux) impliqués sont irréductibles : dans chaque situation, les riverains doivent trouver quelles prises pourraient marcher, selon les aptitudes ou la vie sociale de ces oiseaux et les éléments architecturaux du bâtiment particulier qu'ils revalorisent à leur égard.
- 22 Plus encore, les cavités qui pourraient faire prise pour les martinets, aussi détaillées soient-elles dans les aménagements matériels, doivent toujours être éprouvées. Une fois l'aménagement effectué, il faut augmenter l'appât à l'aide d'une repasse, un enregistrement de cris des martinets qui va faire jouer, par le biais du leurre, l'attraction que génèreraient les membres d'une colonie présents aux alentours. Or, là où la prise tactile devient plus attrayante en se précisant, l'appât sonore reste approximatif. Car il s'agit d'un CD, dont les habitants reçoivent une copie de l'ornithologue, sur lequel sont enregistrés des cris de martinets en réponse aux jeunes nicheurs qui convoitent des cavités. Ce sont donc toujours les mêmes sons qui sont diffusés, et qui se répètent en boucle. Une étude menée aux Pays-Bas montre pourtant que les cris de martinets diffèrent non seulement d'un individu à l'autre, mais aussi d'un endroit à l'autre, selon les accents territoriaux, bien qu'on ne sache pas exactement ce qui nourrit ces variations (Van Oudheusden, 2006). Il semble que l'artifice sonore soit très imprécis par rapport aux cris que lanceraient des martinets en chair et en os, et *in situ*. D'autres études sociales de leurres dans des cas d'observations d'oiseaux soulignent que ces techniques laissent en suspens la question de savoir si

l'animal se sait manipulé ou non (Manceron, 2015 ; Ferret, 2013). Ici aussi, mes interlocuteurs se soucient peu de savoir si les oiseaux reconnaissent l'artifice. Ce qui importe, c'est qu'ils se rapprochent du trou qui leur est proposé, qu'ils s'y intéressent grâce aux sons qui font « irradier » sa présence. En contraste avec les aménagements matériels, il n'y pas besoin d'affiner la compréhension de la façon dont les sons font prise pour l'oiseau. Comme c'est souvent le cas des leurres adressés aux animaux, la forme sensible (ici, sonore) est schématisée par rapport à la forme initiale, s'élaborant ainsi à la lisière des mondes (Artaud, 2013). Ici, pour faire jouer son efficacité attractive, les cris enregistrés n'impliquent aucun face-à-face avec les martinets, mais sont diffusés par des baffles pendant plusieurs heures autour des cavités. L'appel sensoriel vient alors activer un mode de sociabilité propre aux martinets : par leurs cris aigus et perçants, ceux-ci indiquent la localisation du territoire aux plus jeunes membres de la colonie et les invitent à y repérer des cavités vides en les effleurant. La diffusion de la repasse, en sollicitant les oiseaux par le biais de leur propre vie sociale, inaugure pour mes interlocuteurs la phase du « laisser faire », de la patience qui teintera les étés à venir, car il faut souvent attendre plusieurs années avant de voir arriver un intéressé. L'incertitude quant à la réussite d'une proximité spatiale avec ces oiseaux (s'ils s'approchent, s'installent dans la cavité) s'étire dans le temps. L'appât quant à lui requiert une proximité perceptuelle favorisée par la précision dans les aménagements matériels, mais se contente d'un leurre sonore approximatif.

Des dispositifs de veille

- 23 Une fois l'une ou l'autre cavité acceptée par un couple de martinets, la veille qui jusque-là couvrait l'étendue du quartier se recentre vers celles-ci. Les intrications entre les riverains et oiseaux se resserrent et, d'emblée, soulèvent la question de la promiscuité, ou de la distance acceptable pour les uns et les autres, qui est à chaque fois à construire (Strivay et Mathieu, 2012). Lorsque je pénètre dans le grenier de Grégory, à peine ai-je fait quelques pas qu'il m'arrête à un bon mètre d'une boîte fixée sur une poutre qui soutient le toit (figure 7). Il ne faut pas faire de bruit, me souffle-t-il, ni trop s'en approcher, pour ne pas déranger la nichée. Ici, dans le coin du grenier, la distance est suffisante avec d'autres espaces de vie pour que les habitants humains et aviaires vaquent à leurs occupations sans se gêner. Ce n'était pas le cas de l'endroit d'abord envisagé pour attirer ces oiseaux, les trous de boulins situés sous les avant-toits, qui débouchaient sur une chambre d'amis, à un mètre du sol. Grégory estimait incongru, envahissant, et incommodant pour ses invités d'y fixer une boîte où les martinets seraient présents. Pousser une brique qui tombait en miette dans le coin du grenier rendait le mur suffisamment poreux pour les attirer.

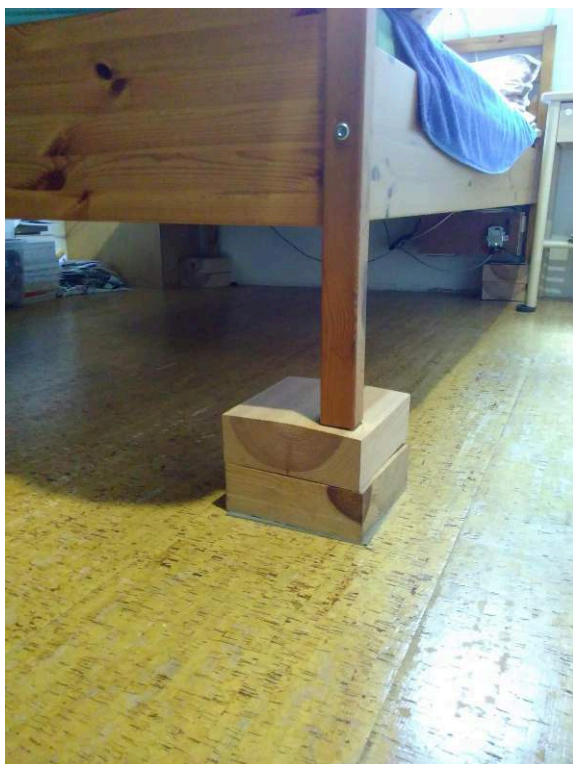
Figure 7. Nichoir installé dans le coin du grenier



Ariane d'Hoop, 2020.

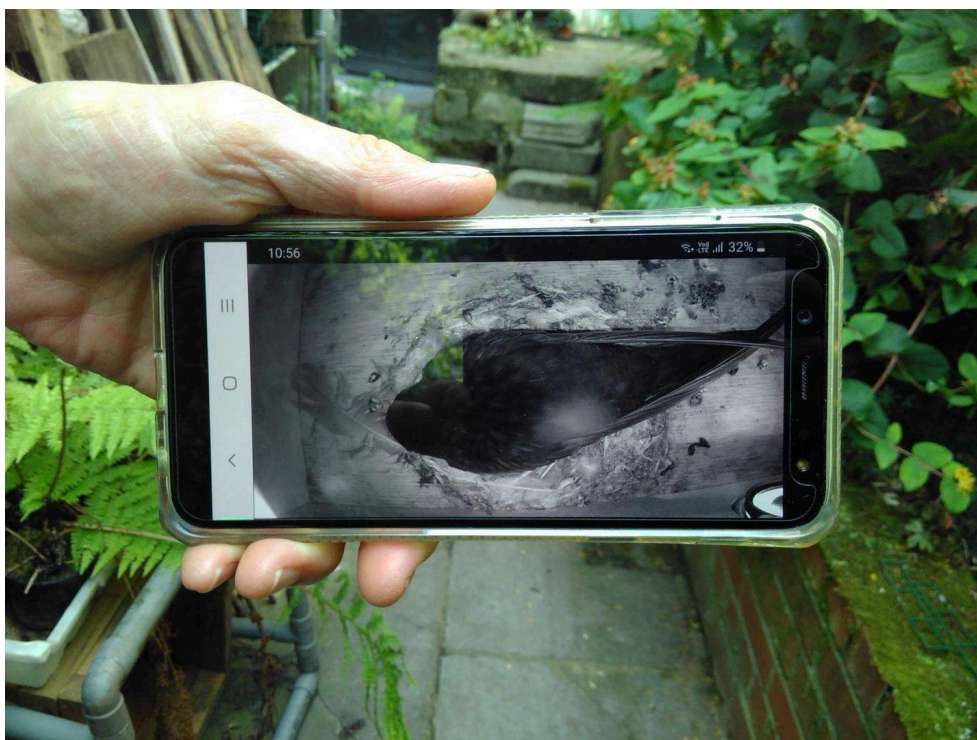
- 24 Ce choix de l'emplacement de la boîte n'a pas pour seul effet de prévenir les gênes qu'occasionnerait une trop grande proximité spatiale. Ce choix va aussi induire dans quelles mesures les martinets et riverains mèneront des vies quotidiennes parallèles ou plus étroitement entrelacées. Ceci apparaît clairement dès que l'on constate combien Elizabeth et Mark répondirent différemment à ce problème de la promiscuité. Chez eux, les trous de boulin menaient dans leur salon ou au-dessous de leur lit, qu'ils surélevèrent pour faire de la place aux boîtes-nichoirs (figure 8). Cette proximité ne posa pas de problème, au contraire. Pour vivre au plus proche des martinets, ils équipèrent les boîtes de caméras activées par des détecteurs de mouvement, ce qui leur permet de suivre ce qui se passe au nid, des routines de la couvée aux événements marquants. Tout en me montrant une vidéo en direct de Juno sur son smartphone (figure 9), Elizabeth me parle des liens affectifs qui s'épaississent au fur et à mesure qu'ils apprennent à connaître ces oiseaux tels qu'ils « se comportent de façons personnelles ». Ils ont alors dénommé chacun d'entre eux, comme on le ferait avec un animal domestique. Sauf qu'ici, me précise-t-elle, ils n'ont pas de contacts, d'interactions corporelles. Autrement dit, la grande proximité spatiale des nichoirs et la vision amplifiée à l'intérieur de ceux-ci relie la vie quotidienne d'Elizabeth et Mark à celles de leurs hôtes-martinets, et nourrit leur relation d'affects envers chaque oiseau particulier.

Figure 8. Nichoirs installés sous le lit surélevé (droite), et à côté de celui-ci, dans une boîte servant de table de nuit (gauche), tous deux accessibles depuis les trous de boulin



Ariane d'Hoop, 2020.

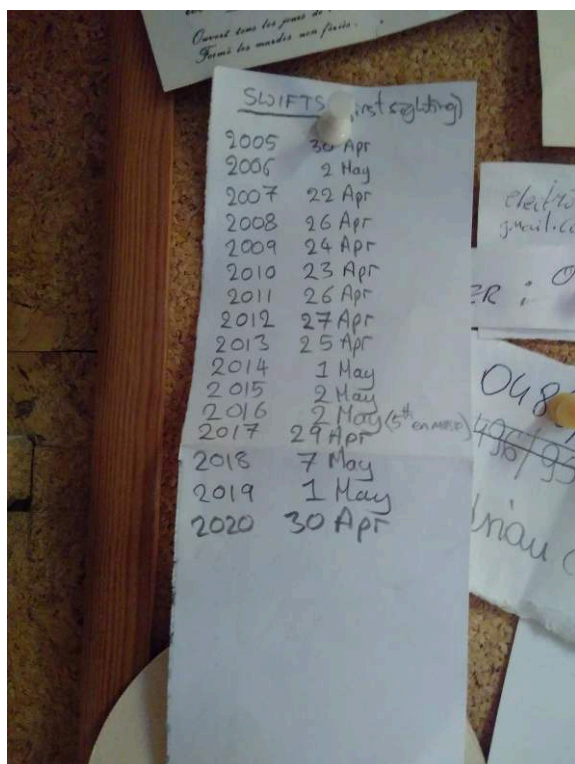
Figure 9. Juno couve dans le nichoir et est visible grâce à la webcam, aux ondes et au smartphone



Ariane d'Hoop, 2020.

- 25 Dans tous les cas, qu'elles soient plus ou moins insérées au logement et au quotidien des riverains, les cavités deviennent des dispositifs de veille. Si les occasions de contacts corporels avec les martinets sont rares, mes interlocuteurs ne se mettent pas moins en rapport avec eux. Au quotidien, tous écoutent. Leur disponibilité auditive se poursuit au-delà du repérage : sont-ils là, à survoler la rue ou l'intérieur d'îlot, ou de retour dans la cavité ? Les regards ont quant à eux leurs moments et leurs lieux privilégiés. Pour notre entretien, Jean-Loup a préparé des boissons fraîches, des jumelles, et a placé deux chaises longues dans son jardin, tournées vers la façade arrière de sa maison. Il propose ainsi de me partager la façon dont il observe les quelques couples qui y nichent, sa fascination à l'instant où ils s'y engouffrent à toute allure. Chez Christine, c'est sur le muret de l'autre côté de la rue qu'il faut s'installer. Elle m'a donné rendez-vous à cette heure-ci, m'explique-t-elle, en fin de matinée, car c'est à ce moment que les martinets de sa corniche ont coutume de faire beaucoup d'allées et venues. Sur son invitation, nous faisons l'expérience ensemble d'apprécier la beauté de leurs mouvements. Mais ces emplacements habituels de mes interlocuteurs, propices à leur point-de-vue sur les oiseaux, n'ont pas pour seul motif leur attention admirative. Cette attention absorbe aussi dans son champ des éléments au-delà des sites de nidification, tels qu'un arbre qui se déploie devant un trou, ou des échafaudages en construction. On retrouve ici le repérage, évoqué ci-dessus, d'indices qui constitueraient une menace. La veille est donc mêlée tant au plaisir qu'à l'inquiétude et, parfois, elle induit des tentatives d'interactions inédites. Plusieurs de mes interlocuteurs disent se rapprocher physiquement des cavités pour mieux voir ou entendre les oiseaux, à défaut de se servir d'une caméra, et dans les limites des risques de chutes. Parmi eux, Nick est le plus audacieux. Il s'assied sur le rebord de fenêtre, se penche juste sous le trou, et imite tant bien que mal les cris de martinets, ce qui amène les jeunes ou les parents à sortir leur tête. Il peut alors les voir de près, à la fois penché au-dessus du vide et au seuil de l'interaction mutuelle avec eux.
- 26 Outre ces dispositions attentionnelles, la veille n'est nulle part mieux rendue visible que dans les prises de note. Il ne s'agit pas d'inventaires, de pratiques de *recording*, mais mes interlocuteurs consignent des événements particuliers de la vie des martinets. Leurs retours de migration, un oiseau trouvé au sol, une bagarre avec un intrus dans la cavité, la venue d'un prédateur, ou encore, avec l'aide de la webcam, Elizabeth consigne les allées et venues au quotidien, surtout les retours en soirée, pour s'assurer que « tout va bien » (figures 10 et 11). C'est aussi pourquoi elle note les conditions météorologiques qui peuvent influencer sur la chasse ou les déplacements des martinets.

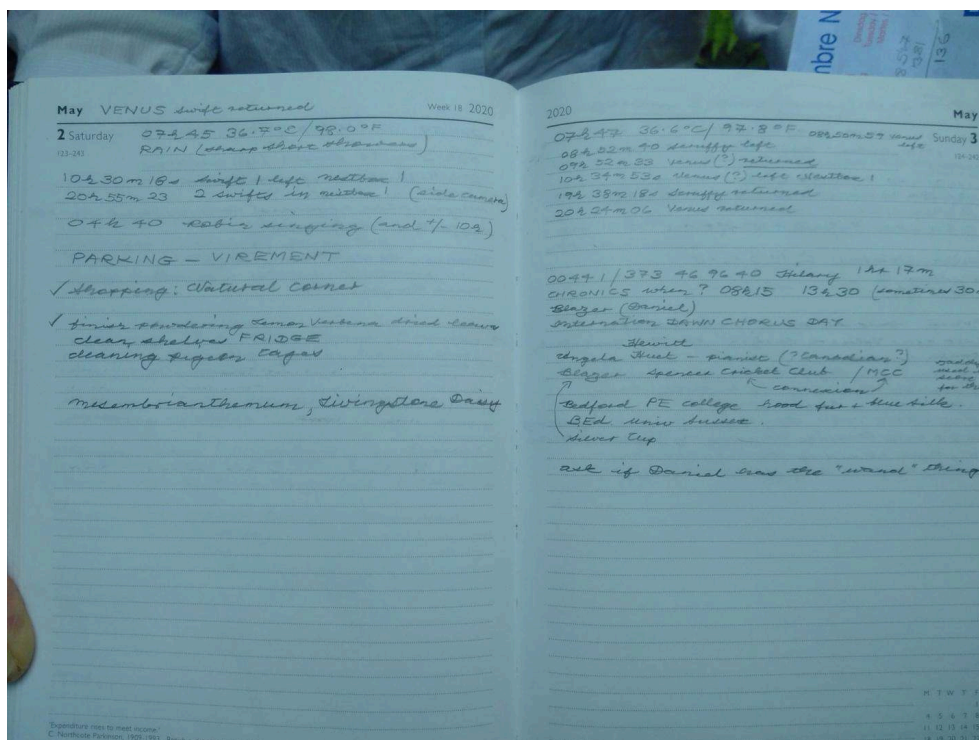
Figure 10. Notes de Nick des dates de retour de migration de ses hôtes-martinets



Year	Return Date
2005	30 Apr
2006	2 May
2007	22 Apr
2008	26 Apr
2009	24 Apr
2010	23 Apr
2011	26 Apr
2012	27 Apr
2013	25 Apr
2014	1 May
2015	2 May
2016	2 May (5 th en AMER)
2017	29 Apr
2018	7 May
2019	1 May
2020	30 Apr

Ariane d'Hoop, 2020.

Figure 11. Notes d'Elizabeth des allées et venues journalières de ses hôtes-martinets



Date	Notes
May 2 Saturday	VENUS swift returned 07:45 36.5°C / 98.0°F RAIN (leaves short observation) 10:30m 10- swift left nestbox 1 20:55m 23 2 swifts in nestbox 1 (side camera) 04:40 40 Robin singing (and 1/10s) PARKING - VIREMENT ✓ Shopping: Natural Cornet ✓ finish packing: some, Virenta dried leaves clean, shalva FRIDGE cleaning piggy bag melenbrianthemum, Livingstone Daisy
May 3 Sunday	VENUS swift returned 07:45 36.6°C / 97.8°F 08:52m 40 swift left 09:52m 53 Venus (?) returned 10:34m 53 Venus (?) left nestbox 1 19:38m 18- swift returned 20:24m 06 Venus returned 00:41 / 373 46 96 40 Hilary 1st 17m CHRONICS when? 08:15 13:30 (continued 30m) Blogger (Daniel) Introduction: JOHN CHORUS SAT Swift Angela Swift - piano (? Canadian?) Blogger: Spencer Coakel Club / MCC convention Bedford PE college food for the hills BED: Univ Sussex Silver Cup but if Daniel was the "usual" thing

Ariane d'Hoop, 2020.

- 27 Ces notes témoignent aussi de moments d'épreuve où la veille appelle un travail de soin et fait bégayer les rares possibilités d'intervenir dans la vie des oiseaux. Car ces interventions ne vont pas sans générer des hésitations, des dilemmes ou des conflits. La vidéo montre à Elizabeth et Mark que, pour une raison mystérieuse, jour après jour l'un des deux oisillons nichés sous leur lit s'engraisse à vue d'œil, alors que l'autre devient de plus en plus chétif. Ils se questionnent : faut-il aider les parents à nourrir le jeune famélique ? Si oui, comment se procurer les milliers d'insectes volants qu'un couple de martinets rapporte chaque jour pour nourrir un seul petit ? Leur veille rapprochée avive leur inquiétude et leur sentiment d'impuissance. Elle leur permet d'assister à la vie de la nichée tout autant qu'aux périls qui guettent ce microcosme, mais sans pouvoir intervenir, ni être sûrs qu'il fasse le faire.
- 28 D'autres incidents, moins exceptionnels dans les vies de martinets, sollicitent des interventions à répétition. Si elles sont utiles au repérage, les chutes peuvent ainsi prendre une tournure dramatique, comme ce fut le cas chez Charlotte. Ici les martinets n'ont pas été attirés, mais ils se sont installés sous une toiture plate recouverte de bitume. Depuis quelques années, Charlotte constate que leurs chutes se multiplient en période de canicule. Elle aperçoit les oisillons qui sortent la tête, probablement parce qu'ils ont trop chaud, avant de tomber sur son balcon ou jusqu'au trottoir. L'idéal serait de fixer, sur la façade, des nichoirs munis d'une protection contre la surchauffe. Mais sa marge de manœuvre est limitée. Elle occupe l'appartement situé au dernier étage et les copropriétaires de l'immeuble s'opposent à cet aménagement pour des raisons esthétiques et hygiéniques, craignant les salissures des fientes. Alors, à défaut de pouvoir en faire plus, les chutes à répétition ont engendré chez elle une attention de tous les jours. Elle vérifie matin et soir si aucun oiseau ne jonche le sol, et délègue cette vérification lorsqu'elle part en vacances. Lorsqu'elle trouve un accidenté, elle le « remonte » à l'aide d'un manche bricolé sur mesure, tout en sachant que cela ne solutionne pas le problème (figure 12). Ces opérations plutôt acrobatiques ramènent le problème de l'accès aux trous et, ici, du risque qu'elle n'est pas prête à prendre, ne voulant pas chuter à son tour. Elle a aussi appris à prodiguer des soins aux oiseaux, à glisser sa main sous leur ventre pour les poser sur un point d'envol, ou encore à leur donner à boire avec une seringue, sans que l'eau ne déborde des narines. Il semble que les sollicitations de soins au contact des martinets, qu'elles soient exceptionnelles ou répétées, s'éprouvent sur les modes de l'hésitation inquiète et de l'intervention tâtonnante, bricolée, parfois irréalisable. C'est à ce prix que la proximité avec ces oiseaux se vit au quotidien, dans des dispositifs de veille plus ou moins serrés.

Figure 12. Objet sans nom fabriqué par Charlotte pour remonter les martinets tombés du nid



Ariane d'Hoop, 2020.

Les voies du proche

- 29 Entre ces riverains et martinets qui s'affairent autour de cavités se trament des voies relationnelles singulières. Les moments d'épreuve où s'ébauche une proximité entre eux mettent en jeu différentes sources d'incertitude : « où nichent-ils ? » dans le cas du repérage, « vont-ils (re)venir s'installer ? » dans l'art de déployer des prises, « se portent-ils bien ? » au sein du dispositif de veille. C'est en suivant ces questions concrètes que l'on peut mieux comprendre de quelle étoffe sont faites ces formes de proximité. Au su des apprentissages attentionnels, des rapprochements perceptifs, des engagements corporels et émotionnels qui s'agrègent dans ces façons de vivre auprès de ces oiseaux et d'aménager des conditions de veille à leur égard, on peut se demander finalement ce qu'ouvrent ces voies du proche, par rapport à des conceptions familières et répandues de protection ou de salvation des espèces menacées, ou encore de cohabitation avec elles.
- 30 Face à l'ampleur des ravages écologiques actuels, mes interlocuteurs savent trop bien que leur expérience est marginale. Tous déplorent l'indifférence généralisée à l'intérieur de laquelle ils agissent. Leurs voisins, leurs propres milieux sociaux, ou encore les services publics ne sont le plus souvent pas réceptifs à leur engagement. Mis à part l'ornithologue qui les conseille, ce qui les fait tenir aux martinets semble moins relié à une organisation de protection environnementale, qu'à leur expérience incorporée dans les lieux construits et habités qui médient leur complicité à distance avec ces oiseaux. Ces voies du proche sont engageantes, non seulement parce qu'elles emboîtent le pas à leur perception située des menaces et disparitions concrètes, mais

aussi parce que ces voies se creusent par des jeux d'influence réciproque avec les martinets. En effet, dans ces expériences singulières, les mœurs et événements qui ponctuent leur vie aviaire sont indispensables pour instaurer une proximité avec eux. Leurs rondes sonores, effleurements, chutes, ou prédilections pour certains types de cavité sont autant d'invitations à localiser leur présence, à déployer des prises architecturales ou à tenter d'intervenir dans leur microcosme. Si je peux déceler chez mes interlocuteurs le souci d'une plus grande justice envers des vies vulnérabilisées, on n'a pas ici de protection toute volontaire, qui ne tiendrait qu'entre leurs mains. La proximité avec ces oiseaux doit nécessairement s'éprouver par la réciprocité, dans des jeux d'intrigues, de rapprochements perceptuels, de suggestions de prises et leurs éventuelles réponses, ou lors de moments qui laissent mes interlocuteurs perplexes.

- 31 On peut déceler, au sein de cette réciprocité, une recherche de symétrisation avec l'animal, mais sans pouvoir tout à fait sortir de l'asymétrie. Les voies que filent ces riverains ont peu à voir avec les approches de conservation qui présupposent une césure entre les êtres de la « nature » et les activités humaines desquelles il s'agit de les protéger, sans envisager les formes de leur devenir ensemble (Denayer et Breda, 2020, p. 113). Il s'agit, bien au contraire, d'expérimenter l'intrication. Or celle-ci n'évacue pas la relation de domination, dès lors que les martinets dépendent de l'assistance de ceux qui l'accordent (Descola, 2005, p. 445-450), mais sans pour autant pouvoir prétendre à une quelconque maîtrise. Les situations dans lesquelles mes interlocuteurs s'embarquent avec les martinets sont rarement dépourvues de réflexion et de questionnements. Plutôt que de les « sauver » dans des actions ponctuelles, impulsées dans l'urgence, les accueillir dans leurs murs demande une attention et un travail continu, parfois routiniers, parfois tâtonnants, souvent chargés d'inconnues, de plaisir admiratif et d'inquiétudes, mais bien plus prosaïques que l'intervention salvatrice et son héroïsme moral⁸.
- 32 Si les martinets invitent à décentrer l'attention, à affiner une compréhension de leur « monde » et à ajuster les distances avec eux, ces décentrement maintiennent une asymétrie parce qu'ils s'inscrivent toujours dans une logique d'hospitalité : un hôte en accueille un autre parce qu'il est prioritairement chez lui. À partir du cas de corbeaux n'étant pas les bienvenus —c'est-à-dire, exterminés— à Rotterdam, van Dooren (2016) déconstruit cette logique d'appropriation de lieux au sein de laquelle seuls les humains ont le droit de décider qui est le bienvenu ou ne l'est pas. Il invite alors à penser en dehors de cette logique d'hospitalité et à ouvrir « un ensemble plus étendu de possibilités et de responsabilités. » (van Dooren, 2016, p. 204, ma traduction). La proximité éprouvée avec les martinets crée de telles ouvertures, mais sans toutefois sortir de la logique hospitalière, dont il paraît impossible de se défaire. Il semble bien plutôt que mes interlocuteurs mettent au travail cette asymétrie en reprenant à leur compte la « responsabilité » de ces oiseaux menacés. Sans aucun doute, ils se reconnaîtraient dans le sens donné à ce mot par Haraway (2008, p. 71-72), soit les capacités à répondre (*response-ability* en anglais) dont se dotent des humains et autres qu'humains, ici par le biais des lieux qu'ils habitent.
- 33 On voit alors poindre une différence de taille entre ces engagements et d'autres interventions sur le bâti qui visent à préserver ou à proposer des cavités, sans pour autant être reliées aux habitants, ni cultiver de relation de voisinage avec les oiseaux. Si ces interventions peuvent être effectuées avec un soin non négligeable, elles courent toutefois le risque de devenir des solutions « en soi », qui ne demandent plus

d'attention par-delà l'installation de nichoirs, perdent toute l'épaisseur relationnelle que nourrit la réciprocité ou, dans le pire des cas, sont réduites à une opération compensatrice des destructions d'un site (d'Hoop, 2023, p. 76-77). Cette différence, entre les voies du proche et les initiatives qui se concentrent sur l'aménagement en soi, s'agrandit davantage lorsque les riverains que j'ai rencontrés étendent leur veille à leur façon d'envisager l'avenir et le relais de leur engagement. Nick est propriétaire de la moitié supérieure de la maison et espère pouvoir racheter la moitié inférieure, pour être en mesure de choisir le futur acquéreur du bâtiment. Il devra trouver quelqu'un en qui il pourra faire confiance, qui continuera de veiller après lui sur les membres de la colonie qu'il accueille. Pour lui, c'est une responsabilité à long terme. Jean-Loup, qui travaille dans l'immobilier, pense qu'il faudra insérer dans le contrat de vente de sa maison une clause stipulant que les nichoirs devront rester. Grégory a le projet d'installer une caméra sur la boîte du coin de son grenier, pour pouvoir suivre les nichées avec sa fille et lui transmettre son goût pour ces oiseaux. À la suite du repérage, du déploiement de prises et des activités de veille, les voies du proche dont ces riverains font l'expérience les amènent ainsi à dépasser leur relative solitude et, à défaut de soutien structurel, à tenter de relayer leur engagement pour mieux lui donner un avenir.

BIBLIOGRAPHIE

- Akrich, M. (1993). Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action. *Raisons Pratiques. Les objets dans l'action*, 4, 35-57.
- Artaud, H. (2013). Introduction. Dans Artaud, H. (dir.), *Leurrer la nature*. Éditions de l'Herne (Cahiers d'Anthropologie sociale 9), Paris, 9-15.
- Bessy, C., Chateauraynaud, F. (1995). *Experts et faussaires : pour une sociologie de la perception*. Éditions Métailié, Paris, 360 p.
- Boltanski, L., Thévenot, L. (1991). *De la justification : les économies de la grandeur*. Gallimard, Paris, 496 p.
- D'Agata, J., Fingal, J. (2015) [2012]. *Que faire de ce corps qui tombe*. Vies parallèles, Bruxelles, 124 p.
- d'Hoop, A. (2023). Crossing Worlds in Buildings: Caring for Swifts in Brussels. *Humanimalia*, 14(1), 43-82.
- d'Hoop, A. (2020). Prêter l'oreille en centre de jour. *Socio-anthropologie*, 41, 103-116.
- Denayer, D., Bréda, C. (2020). Si le Loup y était... Quelles compétences humaines et animales sont instaurées dans l'anticipation d'une coexistence située ? (Région wallonne, Belgique). *Anthropologica*, 62(1), 105-118.
- Denis, J., Pontille, D. (2022). *Le soin des choses. Politiques de la maintenance*. La Découverte, Paris, 368 p.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris, 640 p.

- Donaldson, S., Kymlicka, W. (2016) [2011]. *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*. Alma éditeur, Paris, 404 p.
- Ferret, C. (2013). Leurrer la nature. Quelques exemples de manipulation des bêtes en Asie intérieure. Dans Artaud, H. (dir.), *Leurrer la nature*. Éditions de l'Herne (Cahiers d'Anthropologie sociale 9), Paris, 72-96.
- Genton, B., Jacquat, M. (2016). *Martinet noir. Entre ciel et pierre*. Éditions de la Girafe (Cahiers du MHNC 15), La Chaux-de-Fonds, 191 p.
- Ginzburg, C. (1980). Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. *Le Débat*, 6, 3-44.
- Haraway, D. (2008). *When species meet*. University of Minnesota Press, Minneapolis, 423 p.
- Hennaut, E., Demanet, M. (1997). *Bois et Métal dans les façades de Bruxelles*. Archives d'Architecture Moderne (AAM), Paris, Bruxelles, 215 p.
- Lack, A. (2018) [1956]. Swifts in a tower – sixty-two years on. Dans Lack, D., *Swifts in a Tower*. Unicorn, Londres, 209-241.
- Latour, B. (1988). Irreductions. Dans Latour, B., *The Pasteurization of France*. Harvard University Press, 153-236.
- Manceron, V. (2022). *Les veilleurs du vivant. Avec les naturalistes amateurs*. La Découverte, Paris, 298 p.
- Manceron, V. (2015). What is it like to be a bird? Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d'oiseau en Angleterre. Dans Cros, M., Laugrand, F., Bondaz, J. (dir.), *Bêtes à pensées: visions des mondes animaux* (p. 117-140). Éditions des Archives contemporaines, Paris.
- Morizot, B. (2018). *Sur la piste animale*. Actes Sud, Arles, 208 p.
- Paquet, A. (2023). *Monitoring des populations d'oiseaux en Région de Bruxelles-Capitale, Rapport 2022*. Département Études Natagora, Rapport pour Bruxelles Environnement, Bruxelles, 167 p.
- Rot, G. (2019). *Planter le décor. Une sociologie des tournages*. Presses de Sciences Po, Paris, 372 p.
- Ryser, N. (2020). Les échafaudages à travers les siècles. *Passerelles*, BnF, Paris, [En ligne] URL : <https://passerelles.essentiels.bnf.fr/fr/album/29f5e2f7-015f-4945-8701-cdcbafe2442-echafaudages-travers-siecles>
- Strivay, L., Mathieu, V. (2012). Le renard qui passe... comment vivre avec le sauvage en ville. Communication au IIIe symposium international, *Le Vivant en Ville : Partager l'espace, vivre ensemble, vers d'autres possibles...*, VetAgro Sup, Lyon.
- Triet, J. (2023). *Anatomie d'une chute*. Les Films Pelléas, Les Films de Pierre, France.
- Tsing, A., Deger, J., Saxena, A., et Zhou, F. (2020). *Feral Atlas. The More-than-Human Anthropocene*. Stanford University Press, [En ligne] URL : <http://feralatlas.org>
- van Dooren, T. (2016). The Unwelcome Crows: hospitality in the Anthropocene. *Angelaki*, 21(2), 193-212.
- Van Oudheusden, R. (2006). *A Call for Help. Vocal Behaviour of the Common Swift Apus apus*. The Science Shop for Biology, Groningen University, Groningen, 39 p.
- von Uexküll, J. (2010) [1934]. *Milieu animal et milieu humain*. Éditions Payot et Rivages, Paris, 174 p.
- Wauters, M. (2018). Mesures pratiques pour la préservation du Martinet noir *Apus Apus* en Wallonie et à Bruxelles. *Aves*, 55(3), 101-123.

Weiserbs, A., Paquet, A., Wauters, M., et Sevrin, D. (2020). Population et habitat du Martinet noir *Apus apus* en Région de Bruxelles-Capitale. *Aves*, 57(2), 87-102.

NOTES

1. Au regard de l'importance de la tradition naturaliste en Angleterre (Manceron, 2022, p. 14-17), ce n'est probablement pas un hasard que trois des sept riverains que j'ai rencontrés à Bruxelles soient britanniques.
2. Tous ont accepté d'être cités.
3. J'ai qualifié cette forme de disponibilité auditive, dans un centre de jour, comme constitutive des relations de soin (d'Hoop, 2020).
4. Voir, à ce propos, le film *Anatomie d'une chute* (Triet, 2023), ainsi que l'essai *Que faire de ce corps qui tombe* (D'Agata et Fingal, 2015).
5. Par contraste, le repérage pour un tournage de film multiplie les possibilités qu'offre un même lieu pour les différents métiers de la réalisation cinématographique (Rot, 2019, p. 167-210).
6. A l'inverse, Robin, naturaliste amateur anglais, anthropomorphise un sous-bois : pour les buses qu'il observe, le sous-bois est une rue familière (Manceron, 2022, p. 192-193).
7. Voir d'Hoop (2023) pour une description de cette pratique ornithologique où s'élabore une connaissance fine de l'architecture locale telle qu'elle importe pour les martinets.
8. Voir Denis et Pontille (2022, p. 38-45) sur cette distinction entre la multitude d'actes continus et discrets de la maintenance et la conception salvatrice de la réparation ponctuelle.

RÉSUMÉS

L'article explore la « proximité » qui se façonne entre des riverains bruxellois et des martinets noirs qui nichent dans des cavités aux abords de leur logement. Alors que ces oiseaux ont depuis des siècles, voire des millénaires, adopté les brèches des constructions humaines pour y installer leur nichée, ils sont mis en péril par le foisonnement de constructions lisses et de rénovations du bâti. À Bruxelles, une poignée de riverains, apprentis naturalistes, agissent en marge des projets de conservation, et tentent plutôt de se relier aux martinets qui vivent dans leur mur ou leur corniche. Comment ces citoyens et martinets s'y prennent-ils pour créer ces rapprochements à distance, médiés par les interfaces des bâtiments ? L'article relaie ces proximités équipées au sein desquelles les oiseaux rendent les habitants attentifs, les imprègnent de suspens, de plaisir, d'inquiétude, de dilemmes et de déceptions. Il décortique trois manières d'éprouver la proximité : le repérage, le déploiement de prises architecturales et le dispositif de veille. Ces formes de proximité sont *éprouvées*, car elles sont porteuses d'engagements avec les artefacts, de manières de faire, de tentatives réussies et échouées et de sources d'incertitude qui leur sont propres. Se trament alors des voies relationnelles singulières entre riverains et oiseaux, les « voies du proche », où s'expérimentent des intrications réciproques. Ces relations de proximité se démarquent des conceptions protectrices et salvatrices des espèces menacées, ou d'un idéal de cohabitation avec elles.

This article explores how 'closeness' takes shape between inhabitants in Brussels and the common swifts that nest in cavities on the edge of their home. For centuries, even millennia,

these birds have adopted the cracks in human constructions as nesting places. Today they are threatened by the profusion of smooth buildings and renovations. In Brussels, a handful of local inhabitants, naturalist apprentices, act on the margins of conservation projects, and try instead to relate to the swifts that live in their wall or in their cornice. How do these city dwellers and swifts create closeness that is mediated by building interfaces? This article looks at these equipped encounters, in which the birds catch the inhabitants' attention and imbue them with suspense, delight, worries, dilemmas and disappointments. It dissects three ways in which proximity is experienced: through tracking, the creation of holds in buildings, and the equipment to watch over the birds. These forms of proximity are tried and tested, since each of them involves practical engagements with artefacts, ways of doing things, attempts that succeed or fail, and sources of uncertainty. In this way, local inhabitants and the birds forge singular and reciprocal relationships on the "the ways of closeness". These close relationships differ from protective and life-saving conceptions about endangered species, or from an ideal of cohabitation with them.

INDEX

Keywords : human-animal relations, closeness, urban ecology, amateur naturalist, common swift, trial, architecture

Mots-clés : relations humaine-animale, proximité, écologie urbaine, naturaliste amateur, martinet noir, épreuve, architecture

AUTEUR

ARIANE D'HOOP

 <https://idref.fr/225482754>

Anthropologue, chargée de recherche FNRS, CESIR (Centre de recherches et d'interventions sociologiques), Université Catholique de Louvain, Secteur des Sciences Humaines, Institut de recherche interdisciplinaire Saint-Louis, SEED (Socio-Écologie, Enquête et Délibération), Université de Liège, adresse courriel : ariane.dhoop@uclouvain.be